Le frère Ignace BERTEN est dominicain. Cofondateur de l'association **Espaces** (Spiritualités, cultures et société en Europe http://www.espaces.info), sa réflexion théologique porte sur les questions sociales et politiques. Il est l'auteur, avec le fr. Jean Claude LAVIGNE, de *Nations et patries* (Lumen vitae, 2001), *Mondialisation et universalisme* (Lumen vitae, 2003).

Ignace BERTEN

Le sermon-manifeste de Montesinos

En 1492, Christophe Colomb, après avoir accosté plusieurs îles des Antilles, débarque sur l'île constituée aujourd'hui par Saint-Domingue et Haïti, qu'il baptise Hispaniola. C'est là que se met en place et se structure le programme de colonisation de ce continent nouveau pour les Européens. Rapidement, l'*encomienda* est instituée : mise à disposition pour chaque colon d'un certain nombre d'habitants natifs, ceux que les colons nomment les Indiens. Il s'agit d'un titre de propriété non seulement sur une terre, mais aussi d'un stock d'Indiens pour les travaux d'exploitation agricole (canne à sucre principalement), puis minière (or surtout), stock indéfiniment renouvelable dans la mesure où ces travailleurs décèdent. Il s'agit d'une véritable réduction à l'esclavage qui, combinée à l'importation de maladies inconnues sur le continent, la rougeole principalement, aboutira en quelques années, à une disparition quasi-complète de la population d'origine, qui sera remplacée progressivement par des esclaves noirs importés d'Afrique. D'où le fait que Haïti sera la première république noire de l'histoire (1804).

Le sermon de Montesinos

En 1510, la Province dominicaine d'Espagne décide de fonder une communauté dans l'île d'Hispaniola. Une dizaine de frères s'établissent dans le bourg qui deviendra plus tard Santo Domingo. Le supérieur de la communauté est Pedro de Cordoba.

Très rapidement, la communauté est scandalisée par les violences dont est victime la population locale : exploitation sans merci, morts en masse. Au cours de l'avent 1511, les frères décident de dénoncer cette situation d'esclavage dans leur prédication. Ils la préparent ensemble et lors du 4e dimanche de l'avent, le 21 décembre, ils confient le sermon au frère Antonio de Montesinos, car il est celui qui a la parole la plus forte.

Le texte de la prédication de Montesinos ne nous est pas connu directement. Mais dans l'assemblée, il y a avait un jeune colon, Bartolomé de Las Casas. Il est complètement bouleversé par cette prédication et en a gardé la mémoire dans son *Histoire des Indes*. La tonalité de cette prédication rappelle la virulence de la parole des prophètes bibliques quand ils dénoncent l'injustice et la violence, ou celle des malédictions que Jésus adresse aux scribes et pharisiens selon les évangiles.

« Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert de cette île, et c'est pour cela qu'il faut que vous m'écoutiez avec attention, non pas une attention quelconque mais avec tout votre cœur et tous vos sens. Cette voix est la plus neuve que vous ayez jamais entendue, la plus âpre et la plus dure, la plus épouvantable, la plus dangereuse que vous ayez jamais entendue. Cette voix vous dit que vous êtes tous en état de péché mortel et dans le péché vous vivez et mourrez à cause de la cruauté et la tyrannie dont vous accablez cette race innocente. Dites, de quel droit, et au nom de quelle justice tenez- vous ces Indiens dans une si cruelle et si horrible servitude ? De quelle autorité avez-vous fait de si détestables guerres à des gens qui vivaient inoffensivement et pacifiquement dans leur pays, et que vous avez, par des morts et des massacres inouïs, anéantis en nombre infini ? Comment pouvez-vous les opprimer et les épuiser ainsi, sans leur donner à manger ni les soigner lorsqu'ils sont malades, à cause des travaux

excessifs que vous leur imposez, et qui les font mourir, et il serait plus juste de dire que vous les tuez pour extraire et acquérir de l'or chaque jour ? Et quel souci avez-vous de les faire évangéliser, et qu'ils connaissent Dieu leur créateur, qu'ils soient baptisés, entendent la messe, et sanctifient les fêtes et les dimanches ? Ces gens ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas une âme rationnelle ? N'êtes-vous pas obligés à les aimer comme vous-mêmes ? Ne comprenez-vous pas cela ? Ne le sentez-vous pas ? Comment pouvez-vous être plongés dans un si profond sommeil, dans une telle léthargie ? Soyez certains que dans l'état où vous êtes, vous ne pouvez pas être plus sauvés que les Maures ou les Turcs qui n'ont pas ou qui refusent la foi du Christ » (*Histoire des Indes*, III, chap. 4).

Comme on pouvait s'y attendre, cette prédication suscite parmi la colonie espagnole une réaction virulente : une délégation vient demander à Pedro de Cordoba d'expulser Montesinos. Le prieur déclare que celui-ci parlait au nom de toute la communauté. La communauté se réunit à nouveau pour préparer une réponse. Le dimanche suivant, le 28 décembre, Montesinos remonte en chaire et réaffirme avec force la position de la communauté.

La controverse rebondit en Espagne, où les dominicains sont accusés. Pedro de Cordoba y est envoyé défendre la position de la communauté. En 1512, le roi Ferdinand II organise un débat rassemblant juristes et théologiens à Burgos. Ce débat donne fondamentalement raison aux dominicains, et diverses ordonnances royales sont publiées. Elles affirment que les Indiens sont libres, que le roi d'Espagne est leur légitime souverain, mais qu'il a mission de les évangéliser ; qu'on peut les obliger à travailler au profit de la couronne, mais qu'il faut les traiter humainement et les rétribuer ; qu'on peut leur faire la guerre, s'ils refusent de se laisser christianiser. Malgré leurs ambiguïtés, ces lois sont un progrès, mais elles seront assez largement ignorées dans la majorité des colonies.

Quelques années plus tard les dominicains, rejoints par les franciscains, adressent une lettre commune au Roi d'Espagne. Ils y mettent en cause radicalement le principe même de la colonisation. Face au désastre démographique parmi la population indigène, ils affirment : « Il faut récuser tout remède qui impliquerait quelque type de travail au service des chrétiens.

Si on ne met pas fin à leur perdition et à leur destruction et si on ne les aide pas rapidement à récupérer leur santé corporelle, on ne pourra éviter ce mal imminent : leur destruction totale. C'est pourquoi il faut les rassembler dans des communautés ou des villages chrétiens où ils vivent, seuls entre eux, et ne soient au service de personne, même pas du Roi. Pour le moment, nous ne sommes préoccupés que d'une seule chose : qu'ils ne disparaissent pas ».

Bartomomé de Las Casas et Francisco de Vitoria

Bouleversé par la prédication de Montesinos, Las Casas entre quelques années plus tard dans la communauté dominicaine. Il se fait dès lors le défenseur infatigable des Indiens, et fait de multiples allers et retours entre le nouveau continent et Madrid pour défendre leur cause. En un deuxième temps, il condamne aussi vigoureusement la traite des Noirs, se reprochant d'avoir d'abord été victime d'aveuglement à ce sujet. Finalement, il s'installe définitivement en Espagne, en considérant que c'était le lieu le plus adéquat pour défendre les populations indiennes.

La lutte solidaire engagée par Las Casas le conduit à développer une théologie profondément créatrice. Retenons ici trois axes de cette théologie. Il y a d'abord, en écho au cri de Montesinos « Ne sont-ils pas des êtres humains ? », une réflexion sur l'égale humanité et dignité de tous les êtres humains, en s'appuyant sur la doctrine de la création. Le droit à l'intégrité du corps et à la liberté sont des droits universels : un certain nombre de droits naturels sont communs à tous les êtres humains, parmi lesquels le droit de propriété. En ce sens, il affirme que tout ce qui a été emporté en Europe est du vol pur et simple.

Deuxième trait caractéristique : Las Casas développe systématiquement sa théologie à partir de l'opprimé. Il se situe délibérément du point de vue de l'Indien et de sa souffrance. C'est en germe l'intuition de la théologie de la libération.

Enfin, il y a chez lui les fondements d'une véritable théologie des religions non chrétiennes. Pour Las Casas, les Indiens, dans la mesure où ils sont sincères dans la pratique de leur religion et où ils sont prêts à mourir pour la défendre, rendent un véritable

culte au Dieu unique, alors même qu'ils l'ignorent. Par contre, les colons ont fait de l'or leur véritable Dieu, de sorte qu'ils sont eux les idolâtres en s'excluant du rapport vrai à Dieu.

Las Casas travaille en étroite collaboration avec Francisco de Vitoria à la faculté de théologie Salamanque. La question de la colonisation et du rapport aux Indiens est ainsi posée comme la question théologique centrale pour l'Espagne. À partir de l'écho reçu des pratiques coloniales dans le Nouveau Monde, Vitoria élabore les concepts fondamentaux d'un droit des peuples et du droit international (le droit des gens, dans les termes juridiques classiques). Ce n'est pas un hasard si l'aula parlementaire de la Société des Nations, à Genève, porte précisément le nom de Francisco de Vitoria. Cette aula est actuellement la salle du conseil des Nations Unies.

Contre la majorité des théologiens moralistes de l'époque, qui considère que le commerce est de l'ordre du péché, Vitoria développe un droit et une éthique du commerce, à cette époque où le commerce international se développe fortement. L'ordre naturel des choses implique la libre circulation des personnes, des biens et des idées. Le commerce joue un rôle positif, il contribue au bien commun, mais il est soumis à des critères moraux.

Somnolence et réveil

En ce qui concerne l'Amérique latine et le rapport entre l'Europe et ce continent, le cri de Montesinos, les dénonciations et les analyses de Las Casas, et l'élaboration des droits personnels et politiques dans leur caractère universel, tels qu'ils sont affirmés par Vitoria, sombreront de longs siècles dans l'oubli. Le système colonial se mettra en place sur tout le continent. L'Église sera à peu près complètement inféodée au pouvoir colonial, pratiquement tous les couvents auront à leur service de nombreux esclaves. Les protestations seront rares. On peut relever, entre autres, celles des jésuites au Brésil aux 16e et 17e siècles.

Trois événements vont réveiller la conscience au sein de l'Église en rappelant la mémoire de Montesinos et Las Casas. En premier lieu, il y a le mouvement général de décolonisation.

Dès le 19e siècle, la plupart des pays d'Amérique du Sud ont acquis leur indépendance, mais cette indépendance a été la prise de pouvoir de la minorité dirigeante coloniale blanche s'affranchissant de l'autorité de la métropole. La décolonisation de la seconde moitié du 20e siècle revendique la dignité des populations d'origine.

En second lieu, lors du concile de Vatican II, quelques évêques autour de Helder Câmara font retentir le cri des pauvres. De ce cri et du retour à la lecture de la Bible naissent les communautés de base et la théologie de la libération.

Enfin, 1992 est l'occasion, pour l'Espagne et certains gouvernements d'Amérique latine, de fêter le cinq centième anniversaire de la découverte de l'Amérique. Mais rapidement, ce ton triomphaliste est brisé : il s'agit de faire mémoire de la conquête, en relisant l'histoire de manière critique. Le cri de Montesinos retentit alors à nouveau.

→ Anonyme, Cicatrices de coups de fouet sur le dos d'un esclave. Photographie. Louisiane, vers 1830.

Ignace BERTEN